

XYZ. La revue de la nouvelle

L'éveil

Benoît Larose



Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3991ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larose, B. (2001). L'éveil. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 22–27.

L'éveil

Benoît Larose

Par bonheur, l'hiver me tue, l'opium m'ensevelit. Ma peau est blanche, mon corps froid et mes nuits tristes. Jamais de lèvres ne recueillent mon souffle, mais des paupières de givre font scintiller ma vie. D'habitude, un vent glacial entre chez moi pour engourdir mes remords. Une fois de plus, une aube est là pour m'avouer son désaccord. Je connais trop bien l'agonie d'un rêve qui s'évade dans le jour. J'aime l'hiver. La saison s'achève et j'ai peur.

Les printemps m'effraient parce que j'en ai connu de trop gênereux. Protégé par la pénombre, je souffre du temps qui passe, de la matinée qui insiste. De lourds rideaux assombrissent mes jours, de mornes clartés m'obligent à l'éveil. J'évite le soleil mais, malgré tous mes efforts, le printemps est prospère. Je me terre dans mon salon pour échapper à l'heure trop vive d'un mardi matin. Peine perdue, des bruits bousculent mon sommeil et le font fuir.

Les derniers jours se sont effacés de ma vie. Il y a eu de l'orage, je crois. Je me rappelle vaguement quelques éclairs venus blanchir le tapis, et le toit sauvagement battu par la pluie. J'ai contemplé le plafond une éternité ou deux avant que mon regard ne s'effondre sur le plancher. Peureux de tout, heureux de rien, j'étais calme. La tempête fut belle et la nuit douce. Une oreille au ciel et l'autre à la cave, je suis étendu sur le sol. Je me repose depuis si longtemps qu'une toile tissée d'un millier d'oublis s'étend sur mon corps. Le bruit du réfrigérateur ne couvre plus le grondement de la révolte qui s'approche. La situation évolue, un café s'impose.

Sans ménagement, un coussin m'imprime ses motifs sur la joue. Mes pieds reposent dans un liquide froid et poisseux. Je lutte contre la tiédeur du sommeil et m'assieds mollement. D'un tintement clair, un verre renversé s'accuse du marais que sont devenues mes pantoufles. La soif, une bière et des orteils froids

comme la mort. Décidément, l'éveil s'annonce cruel. Des cris de joie débordent du corridor et envahissent mon salon. J'étire les bras et fais craquer mes jointures. Je me brise les mains pour leur donner vie. Aujourd'hui, tout s'anime avec fracas. C'est sûrement la guerre.

L'immeuble rugit, crache ses locataires un à un. J'entends mes voisins se joindre à une troupe qui s'égaillie derrière la porte. L'enthousiasme des fêtards déborde dans mon salon. Une chanson fausse et forte s'empare de toutes les voix, accapare mon appartement. Les murs trop minces opposent peu de résistance aux assauts de cette chorale improvisée. Avec prudence, je quitte le sol et pars en quête d'une cigarette. L'hymne national, entonné en chœur, me tombe sur le dos avec un entrain peu commun. Je confie mon sort à des jambes sans force et trouve refuge à la cuisine.

Sur la table, un sac de tabac éventé m'attend, mais je lui préfère un mégot éteint trop tôt au fond d'un cendrier malpropre. À défaut d'un briquet, j'allume un des feux de la cuisinière et me brûle un sourcil. Une odeur âcre s'élève dans un joyeux grésillement. L'eau destinée à la cafetière baigne mon visage et inonde mon pantalon. Je ferme le gaz et tue la flamme pour mieux maudire les jours de déluge. Derrière moi, les pétarades d'une trompette se cassent les dents contre l'acoustique déficiente de la cage d'escalier. Entre deux soupirs, j'admire la fumée du mégot. La fête continue.

La fenêtre déverse les bruits étouffés d'un spectacle qu'on acclame. Je m'approche et me glisse devant les rideaux. Quelques centimètres me séparent d'une plaque de verre qui salit le décor et m'empêche de respirer. Je retire le verrou et soulève la vitre. Dehors, le vacarme et l'air frais occupent tout le quartier. Une foule immense et bruyante déambule dans la rue. L'écho de sa marche frappe de plein fouet un ciel qui réplique d'une lumière trop crue. Des milliers de gens proclament leurs griefs et s'approprient ceux de leurs voisins. Au-dessus du tumulte, des bras jetés bien haut brandissent l'aveu du mécontentement général. Les bannières dénoncent, le printemps s'offre sans retenue, la journée est fort belle pour une révolution.

Un long cortège de manifestants défile sous ma fenêtre et les passants se joignent avec ferveur aux cris et aux chants. Ils s'engagent dans la parade, demandent justice, réclament vengeance et parlent de liberté. Certains vont à gauche, d'autres à droite, tous se pressent vers le centre pour envahir le parc de l'autre côté de la rue. Des valse joyeuses s'engagent entre les arbres et des applaudissements saluent la saison. Une tribune se dresse, les discours vont pleuvoir. Je retourne à la cafetière.

Les barrissements de la trompette retentissent partout dans la cuisine et un saxophone hurle une cascade de fausses notes dans l'espoir de les accompagner. Rien à faire, je ne trouve pas mes tasses à café. Du moins, elles ne sont pas dans leur armoire habituelle. Au lieu d'entreprendre des recherches sérieuses, je réquisitionne en vitesse un bol à soupe. En temps de crise, il faut faire feu de tout bois. Quelques biscuits secs, découverts dans un sac sur le comptoir, m'apprennent la nécessité du rationnement. Les troubles civils commencent à peine et les vivres se font déjà rares. Mon bol dans une main, trois biscuits dans l'autre, je pars en exil. La fanfare de fortune qui s'attaque à l'immeuble pratique la guerre psychologique avec efficacité. Je lui concède la victoire et bats en retraite vers mon balcon.

À trois mètres au-dessus du trottoir, une chaise chauffée par le soleil m'accueille. Dès qu'ils m'aperçoivent, des ouvriers et des étudiants m'invitent de la main. Je m'oblige à quelques saluts timides en guise de réponse. Un orateur scande avec force un discours inspiré, mais ses paroles se noient dans la cohue qui règne. De mon perchoir, j'écoute sans comprendre. Les spectateurs poussent des cris et applaudissent à tout propos. Ils semblent heureux de participer et peu soucieux de savoir pourquoi. Il y aura des victimes, ça c'est sûr. L'heure doit être joyeuse, on en perdra tant d'autres à prier les morts. On applaudit sans comprendre parce que c'est la chose à faire. On laisse les autres décider du bien et du mal. On obéit. C'est plus simple.

Je scrute l'auditoire afin de découvrir la cause exacte de ce rassemblement populaire. Des vieillards et des pauvres se tiennent par les épaules. Des femmes lèvent le poing et des enfants

grimpent aux arbres. Plus j'observe l'assemblée et moins je comprends la raison qui la guide. Bien à l'abri sur mon balcon, je contemple en silence. Le doute me ronge, l'ennui m'habite. Je ne connais pas la grâce d'une vérité plus solide que la vie. Le ciel est une fosse commune habitée par trop d'honnêtes gens et le poids de l'or m'est inconnu. Les espoirs et les rêves de l'humanité sont si ténus que les miens sont morts d'asphyxie. Pourtant, dans la rue, tous se parlent et s'encouragent. Tous semblent convaincus d'agir pour une juste cause puisque la ferveur de leurs compagnons en témoigne. Évincé de mon appartement par les festivités, j'assiste à la célébration d'une ère nouvelle. Je suis déçu, mes biscuits ont un goût rance.

La foule appelle à la violence et suggère à ses fils de prendre les armes. Des centaines de volontaires s'avancent et se voient portés en triomphe jusqu'à la tribune. De mon côté, je me demande contre qui je devrais me battre. Taper sur quelqu'un n'est pas particulièrement agréable et personne ne se donne la peine de m'expliquer la situation. Je laisse aux autres l'odeur des champs de bataille, mon bol de café m'incite au confort du pacifisme. Il n'y a pas assez de pavés sur terre pour lapider tous les hommes de pouvoir, mais des manifestants en colère s'emparent frénétiquement de ceux qui tapissent l'allée au centre du parc. Dans le désordre le plus complet, une véritable industrie s'organise pour ravitailler les troupes en munitions. Par de grands gestes, d'autres participants ordonnent l'établissement des mesures défensives. Des bancs publics et de vieilles voitures sont transformés en barricades au coin des rues. L'état de siège est déclaré.

Un peu plus bas, sur ma gauche, le pavillon de la trompette pointe hors de mon immeuble par la porte d'entrée. De toute évidence, le concert se déplace vers le front. Les bons révolutionnaires savent qu'une armée qui a le moral se bat mieux. Les deux musiciens et la trentaine de choristes sont accueillis avec chaleur par la foule. Tout le monde prête volontiers sa voix à la marche militaire entreprise par les cuivres. Bon nombre de manifestants s'arrêtent un instant pour se toucher la poitrine de la main

droite. Les autres entonnent le chant tout en travaillant à l'établissement des défenses. Au milieu du parc, quelques-uns proposent d'abattre les arbres, mais d'autres s'opposent fermement au projet. Un homme en habit s'avance et fait de larges gestes avec sa canne. Je crois qu'il démontre que la distance entre les troncs ne permet pas le passage d'un char blindé. Son exposé est brusquement interrompu par une brigade de jeunes qui se sont emparés des poubelles du voisinage. Aussitôt convaincus, tous les bûcherons partent à la chasse aux ordures ménagères. Resté seul, l'homme en habit bat l'herbe de sa canne et consulte sa montre. Son visage gravé par l'inquiétude s'éteint. Les mères appellent leurs enfants, les vieillards sont évacués. Le théâtre des hostilités est réservé aux soldats. Mon bol est vide, je me réfugie à l'intérieur.

D'un coup d'épaule, je vérifie la solidité de la porte qui mène au balcon. Un bras endolori me fait clairement comprendre que je n'ai pas besoin de déplacer le divan pour la fortifier. Je visite chaque fenêtre pour m'assurer de son étanchéité. Je n'ai pas de masque, mais les gaz lacrymogènes se dispersent rapidement et le gaz moutarde se répand au niveau du sol pour envahir les tranchées ennemies. J'aime mieux rester tranquillement à l'étage que de descendre au sous-sol avec tous les civils de l'immeuble. J'assure ma survie et fais provision d'eau dans le premier pichet qui me tombe sous la main. Je ramasse en vitesse quelques vivres, un verre, une cuillère, des bougies, mon sac de tabac et du papier à cigarettes. Sur mon lit, j'emballe mon oreiller et quelques chandails dans une couverture. Je dépose mon butin sur le plancher de la salle de bains et procède à une inspection rapide qui me révèle l'absence d'allumettes dans mon environnement immédiat. La perspective de m'incendier à nouveau le visage ne me plaît guère alors je fouille méthodiquement le salon pour trouver une solution de rechange raisonnable à la perte de mes sourcils. Sur une étagère, je découvre un livre dont le signet est un carton d'allumettes. Un dernier tour d'horizon et je cours me mettre à couvert.

J'installe mon oreiller et ma couverture au fond de la baignoire. L'émail du bain est froid, mais l'acier qu'il recouvre me

protégera des éclats d'obus et des balles perdues. J'enfile un chandail et me roule une cigarette. Malgré l'absence de fenêtre, l'électricité peut être coupée sans dommage. Une bougie sur le plancher me permet de voir aux alentours ; la cuillère projette des reflets chancelants au plafond, alors qu'un lourd silence s'abat sur l'immeuble. Les rares éclats de voix qui résonnent encore dans le quartier s'adressent aux combattants. Les ordres sont donnés, l'attaque est imminente, il n'y a plus qu'à attendre l'ennemi. Les secondes, les heures et les siècles s'embrassent et se caressent. Pour la centième fois, je replace mon oreiller. L'attente sera longue, elle l'est toujours. Tout de même, ce matin les canons sont en retard. Je profite de ce répit pour m'allonger sur le dos et laisser mes pieds sortir de la baignoire. Trop de jours perdus dans cette cuve m'ont appris la patience. Il faut dire que les révolutions sont nombreuses au printemps et qu'on ne se hâte pas de les réprimer. Il fait beau et le grand air fait du bien au bon peuple. Peut-être même qu'il ne viendra personne. Peut-être qu'on attend en vain.

Le temps est long. Je regrette d'avoir bu ce café.